

Mission to Mars
Les Incorruptibles sur Mars
Mission sur Mars, États-Unis 2000, 120 minutes

André Caron

Numéro 208, mai-août 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2000). Compte rendu de [Mission to Mars : les Incorruptibles sur Mars / *Mission sur Mars*, États-Unis 2000, 120 minutes]. *Séquences*, (208), 49–50.

Délaissant le principe de surcharge propre à ses dernières œuvres — la superposition d'images et d'écriture ou la juxtaposition d'images —, sinon pour quelques plans au début du film, mettant à contribution l'ingéniosité et le talent de Sacha Vierny et de Reinier van Brummelen (encore une fois il faut noter la somptuosité de la photographie et les superbes éclairages chez Greenaway), et de Wilbert Dorp et d'Emi Wada (dont il faut louer l'originalité et l'humour en matière de décors et de costumes, notamment dans les scènes se déroulant à l'hôpital), Greenaway compose une suite de tableaux baroques d'une grande beauté, où sont successivement mis en images un certain nombre d'archétypes féminins de l'imaginaire masculin, tels que véhiculés dans l'art occidental à travers l'histoire et, plus spécifiquement, au cinéma, chez Federico Fellini.

Mais là s'arrête le propos. Greenaway décline les fantaisies masculines (la mère et la putain, la geisha et la religieuse, la servante complaisante et l'adjointe à lunettes dévouée, la femme vénale et la bestiale — cheval et cochon à l'appui —, sans oublier la cul-de-jatte, formalisme oblige) et accumule les références culturelles qu'elles supposent (Diderot et Sade, Rembrandt et Matisse, Godard et Buñuel, recours fréquents aux extraits de *8 1/2* de Fellini, etc.) sans pour autant pousser, renouveler ou interroger les tabous, ni remettre en question la représentation de la femme à l'écran. Alors que dans ses films les plus achevés (dans *The Pillow Book*, par exemple) le propos répondait exactement à la forme, l'histoire et les personnages semblent ici pliés aux visées formelles du réalisateur. L'élégante architecture que tente d'ériger Greenaway se désagrège à mesure qu'il la construit, attendu que rien ne la sous-tend ni ne la soutient, ses élégants tableaux n'arrivant qu'à figer les personnages de même qu'à paralyser la narration, dès lors exempt de tout ressort dramatique, si ce n'est de cette vague mais combien vaine intention de provoquer et d'émoustiller.

Réduites à poser dans une série de tableaux outrageusement statiques où leurs apparitions ne semblent jamais motivées et plus

qu'aléatoires (telle que l'arrivée inopinée et inexplicable de Giulietta, la demi-femme), des comédiennes au talent indiscutable ne peuvent que s'offrir à la caméra (de préférence nues), ébaucher tantôt un sourire, tantôt une moue, laisser échapper un rire et, à l'occasion, voler une réplique. Seuls les deux personnages masculins soulèvent un tant soit peu l'intérêt, ce qui est d'autant plus déplorable qu'à peine esquissés, Greenaway les laisse en plan afin de dresser son catalogue d'archétypes féminins. Le potentiel de l'intrigue résidait pourtant dans la relation trouble qu'entretiennent ces deux personnages narcissiques que pousse à la dépravation et à des comportements incestueux à peine voilés le deuil de Mme Emmenthal. Heureusement, des cadrages judicieux et d'adroits plans moyens où paraissent, tantôt face à face, quelquefois de dos, parfois de profil, mais toujours côte à côte, père et fils, suggèrent habilement la ressemblance — et la proximité — des deux hommes, à peine atténuée par les effets du temps, et, ainsi, sans doute celle de tous les hommes, d'où, peut-être, la prévalence des clichés féminins convoqués.

Ultimement, le dernier long métrage de Peter Greenaway ne supporte pas la comparaison avec celle du maître du baroque auquel il tente de rendre hommage. Non seulement il ne communique pas l'émoi qu'inspirent les femmes felliniennes, mais la prémisse du *8 1/2* de Fellini, l'impuissance émotive et créatrice d'un cinéaste, préfigure le sort du maître-d'œuvre de *8 1/2 Women*.

Dominique Pellerin

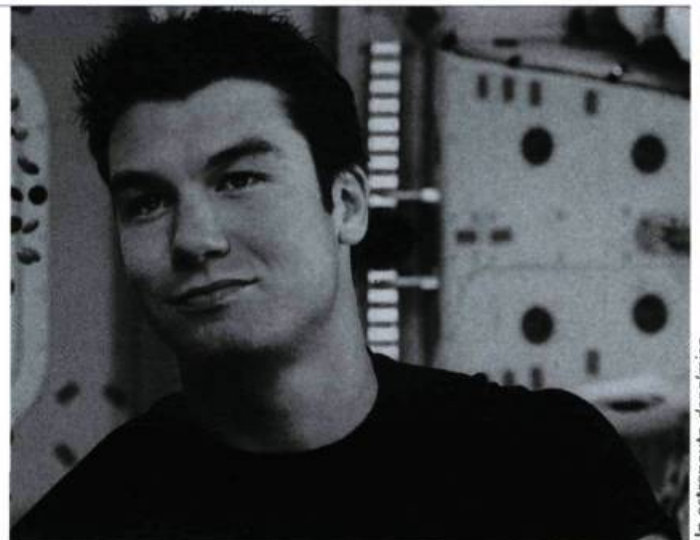
■ 8 Femmes et demie

Grande-Bretagne/Pays-Bas/Allemagne/Luxembourg 1999, 120 minutes — Réal. : Peter Greenaway — Scén. : Peter Greenaway — Photo : Sacha Vierny, Reinier van Brummelen — Mont. : Elmer Leupen — Son : Garth Marshall, Luuk Poels — Déc. : Wilbert Van Dorp, Emi Wada — Cost. : Emi Wada — Int. : John Standing (Philip Emmenthal), Matthew Delamere (Storey Emmenthal), Vivian Wu (Kito), Annie Shizuka Inoh (Simato), Toni Collette (Griselda), Kirina Mano (Mio), Barbara Sarafian (Clothilde), Natacha Amal (Giaconda), Amanda Plummer (Beryl), Polly Walker (Palmira), Manna Fujiwara (Giulietta/la demi-femme), Elizabeth Berrington (Celeste), Myriam Muller (Marianne) — Prod. : Kees Kasander — Dist. : Motion.

MISSION TO MARS

Les Incorruptibles sur Mars

Rarement l'expression *film de commande* n'aura été aussi appropriée ; à croire qu'elle a été inventée pour définir le nouveau produit de divertissement financé par la compagnie Disney et *mis en boîte* par Brian De Palma. Pourtant, jusqu'à maintenant, lorsque ce cinéaste surdoué acceptait un projet qu'il n'avait pas lui-même mis en chantier (il a écrit ou co-écrit la plupart de ses films), il parvenait toujours à tirer son épingle du jeu et à introduire dans l'entreprise des thèmes qui lui sont chers : voyeurisme et surveillance électronique, paranoïa urbaine et cynisme politique, discours post-moderne sur les genres et sur l'acte spectral, toutes des préoccupations que l'on retrouve dans *Scarface*, *The Untouchables* et *Mission: Impossible*.



Un astronaute de palmier

Avec **Mission to Mars**, De Palma se lance pour la première fois dans un projet de science-fiction. Malheureusement pour lui (et pour nous), tout oppose ce genre extrêmement codé à l'auteur de **Carrie** et **Blow Out**. Le genre SF est en effet plutôt rationnel, froid, calculé, généralement optimiste et souvent juvénile, tandis que l'Italo-américain De Palma est surtout reconnu pour sa flamboyance, son lyrisme, son style exubérant et ses préoccupations formelles. Par définition, la SF confronte toujours l'humanité à un changement d'ordre scientifique ou technologique, que ce changement soit d'origine humaine ou extraterrestre (un critère parfaitement respecté par **Mission to Mars**, sans doute sa seule véritable qualité). En revanche, les films de De Palma présentent des héros confrontés à leurs propres pulsions et à des situations impossibles à résoudre autrement que par la violence. Ses films s'avèrent de véritables tragédies humaines et non des réflexions sur le devenir de l'humanité. Alors pourquoi se risquer à prendre les commandes d'une telle entreprise ?

Si l'on exclut les raisons commerciales évidentes (salaire colossal, budget considérable, moyens techniques imposants), on pourrait croire que Brian De Palma a voulu envoyer les héros de ses



Un héros typiquement américain

Untouchables, ses **Incorruptibles**, si l'on veut, en mission sur la planète Mars. Il a en quelque sorte décidé de placer un visage humain sur le genre SF. Il le fait de façon explicite dans le film, puisque la première expédition américaine sur la planète rouge découvre un visage humanoïde gravé dans un massif rocheux. Il s'agit là d'une référence évidente au mystérieux visage que certains observateurs avaient cru déceler sur le sol de Mars il y a quelques années, bien que ce fait ne soit aucunement mentionné dans le film. La seconde expédition, envoyée en mission de sauvetage, comprend quatre astronautes (comme l'équipe d'Eliot Ness), des purs et durs prêts à affronter tous les dangers pour défendre les idéaux américains. Ainsi, leur première action sur la planète est d'ériger le drapeau américain, un plan que De Palma compose impunément et sans aucune pudeur en s'inspirant du monument élevé en l'honneur des soldats américains de la Seconde Guerre mondiale. La musique pousse alors un crescendo insoutenable pour souligner ce moment patriotique. Souvent sirupeuse, composée par Ennio

Morricone, que l'on a connu mieux inspiré dans **The Untouchables** justement, la musique ne représente en fait qu'une des similitudes frappantes entre les deux films. Le personnage de Tim Robbins reprend le rôle de mentor chevronné qu'occupait Sean Connery dans le film de 1987. Comme Jimmy Malone, ce commandant de la mission martienne connaît une fin tragique en se sacrifiant pour sauver son équipage, dans une scène improbable au lyrisme un peu trop appuyé. Ce personnage, la seule perte humaine de la seconde mission, portait en plus avant de mourir un pendentif à l'effigie de Buck Rogers, symbole de sa hardiesse et de sa témérité. À l'instar de la chaînette de Malone qui comprenait un sifflet et une médaille de Saint-Georges (le patron des causes perdues), cet objet personnel sera remis par la femme du défunt à son héritier spirituel, joué par Gary Sinise dans **Mission to Mars**. Même l'informaticien de service, interprété par Jerry O'Connell, renvoie au petit comptable des **Untouchables**, tous deux servant d'intermède comique dans le récit.

Toutes ces correspondances signalent peut-être le désir de reconduire le plus grand succès d'estime, tant critique que public, que De Palma a connu dans sa carrière. Cette tentative de récupération se révèle cependant très peu inspirée et plusieurs passages sonnent faux. Il semble bien que le cœur n'y soit pas et que le cinéaste ait baissé les bras devant l'ineptie du scénario et le manque de sérieux de cette superproduction aseptisée. Le film collectionne les poncifs attendus et les références faciles aux classiques du genre, qui tombent comme une pluie de météorites sur une intrigue incroyablement boursouflée, inutilement étirée et éminemment invraisemblable. Tout cela est bien navrant, car deux ou trois séquences s'avèrent fort réussies et la réalisation fait montre d'une fluidité toute *depalmiennne*, en particulier dans la scène d'ouverture comportant deux plans séquences très élaborés qui laissent entrevoir ce que **Mission to**

Mars aurait pu devenir dans d'autres circonstances. Tel quel, le spectateur peu exigeant peut toujours se contenter de cet enrobage technique imposant et de ces effets spéciaux spectaculaires, mais n'est-ce pas symptomatique de tout un pan du cinéma de science-fiction de n'offrir que du spectacle grandiose, monstrueux et sans âme ? Pour un film qui se veut un hymne à la vie, **Mission to Mars** ne parvient finalement qu'à cultiver un ennui mortel. ❧

André Caron

■ Mission sur Mars

États-Unis 2000, 120 minutes — Réal. : Brian De Palma — Scén. : Jim Thomas, John Thomas, Graham Yost — Photo : Stephen H. Burum — Mont. : Paul Hirsch — Mus. : Ennio Morricone — Son : Louis Cerborino, Maurice Schell — Déc. : Ed Verreaux, Andrew Neskoromny, Tom Valentine, Lin MacDonald — Cost. : Sanja Milkovic Hays — Eff. spéc. : Hoyt Yeatman — Casc. : Melissa R. Stubbs — Int. : Gary Sinise (Jim McConnell), Tim Robbins (Woody Blake), Don Cheadle (Luke Graham), Connie Nielsen (Terri Fisher), Jerry O'Connell (Phil Ohlmyer), Kim Delaney (Maggie McConnell), Elise Neal (Debra Graham), Peter Outerbridge (Sergei Kirov), Jill Teed (Renée Coté), Kavan Smith (Nicholas Willis), Armin Mueller-Stahl, Bill Timoney (la voix de l'ordinateur) — Prod. : Tom Jacobson — Dist. : Buena Vista.